

Victor-Lévy Beaulieu, Carl Bergeron, Jean-Pierre Ronfard

Yvon Paré

Number 165, Spring 2017

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/84801ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Paré, Y. (2017). Review of [Victor-Lévy Beaulieu, Carl Bergeron, Jean-Pierre Ronfard]. *Lettres québécoises*, (165), 36–37.



VICTOR-LÉVY BEAULIEU

À douze pieds de Mark Twain

Cabotinerie

Notre-Dame-des-Neiges, Trois-Pistoles, 2016, 416 p., 38,95 \$.

Victor-Lévy Beaulieu
sur la piste de Mark Twain

Victor-Lévy Beaulieu, comme il a su si bien le faire avec Herman Melville, James Joyce et Friedrich Nietzsche, récidive en décidant de suivre la route de Mark Twain, un écrivain américain qui a marqué son époque.

Une fois de plus, Victor-Lévy Beaulieu interpelle une grande figure de la littérature américaine pour se mesurer, évaluer peut-être sa propre démarche et sa vie toute dédiée à l'écriture. Je connaissais le nom de Mark Twain sans jamais l'avoir lu. Cela arrive, ce genre de « trou » dans notre savoir. Il y a quelques années, j'ai fait l'effort de lire *Don Quichotte* de Cervantes pour combler ce manque. Pourtant, je me suis passionné pour les écrivains des États-Unis. John Steinbeck, William Faulkner, Jack Kerouac, Henry Miller. Plus récemment Pat Conroy, John Irving et Paul Auster.

Kerouac mentionne Twain dans son journal et le considère comme l'un de ses maîtres. Une célébrité qui connaissait bien le Canada, particulièrement Montréal, car il était un ami de Louis Fréchette, l'auteur de *La légende d'un peuple*, celui que l'on a trop souvent classé comme « un imitateur de Victor Hugo ». Jean-Claude Germain, dans une courte préface, nous rappelle que Fréchette avait ses aises aux États-Unis. C'était assez fréquent à l'époque, semble-t-il, d'aller au pays d'Andrew Johnson.

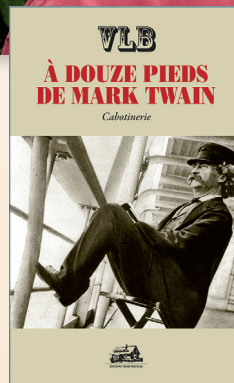
RENCONTRE

Victor-Lévy Beaulieu a trouvé un écrit de Samuel L. Clemens (le vrai nom de Mark Twain) alors qu'il tentait de se faufiler dans le monde journalistique. Il est devenu un modèle, celui qui l'a aidé à trouver sa manière de dire.

Voilà donc les deux premiers contes de Mark Twain (Comment je devins directeur d'un journal d'agriculture et Les faits concernant ma récente démission) que j'ai lus. Même si, par la suite, je passai au travers de son œuvre complète, ces deux premiers contes-là me permirent de trouver ma « voix » comme journaliste et chroniqueur, ce que je me ferai fort de démontrer dans le prochain chapitre. (p. 63)

C'a été un peu la même chose quand j'ai commencé à écrire dans *Le Quotidien du Saguenay — Lac-Saint-Jean*. Je lisais certains collègues et tentais de les imiter avant de me lancer dans des chroniques délirantes. Les gens aimaient beaucoup et en redemandaient. Je m'approchais peut-être de la manière de Mark Twain sans le savoir.

Twain aura fait un parcours assez semblable à celui de Beaulieu.



VICTOR-LÉVY BEAULIEU

PERSONNEL

On connaît la démarche de Beaulieu. Un pas dans l'œuvre d'un écrivain et un autre dans la sienne. Pour qui connaît les livres de l'homme de Notre-Dame-des-Neiges, il n'y aura pas de révélations. La grande blessure qu'est le départ des Trois-Pistoles, l'installation à Montréal dans un appartement exigu, l'écriture et la lecture sur la galerie du logement et la découverte du journalisme. Tout cela a été raconté plusieurs fois.

Le désir également de retrouver le paradis perdu du rang Rallonge, l'aventure dans le monde de l'édition et de la télévision. Beaulieu ne craint pas de revenir sur les étapes de sa vie, ce que tout écrivain fait d'une façon ou d'une autre, y ajoutant des précisions qui font le délice des explorateurs de manuscrits.

Twain aura fait un parcours assez semblable à celui de Beaulieu. Une famille pauvre à Florida, un coin perdu du Missouri, la lutte pour s'en sortir et connaître l'aisance matérielle. Ce sera une véritable obsession chez le frère de Twain, rêveur impénitent et impulsif. Un doué pour les projets qui tournent au fiasco et qui soutire fréquemment de l'argent à son frère.

FORTUNE

Twain découvrira son talent de conteur, s'enrichira en faisant des tournées à la Charles Dickens, tout en se laissant exploiter par son frère Orion ou escroquer par un associé dans l'aventure de l'édition. Il aura pourtant une vie exemplaire d'écrivain, d'homme de parole et sera d'une fidélité exemplaire envers sa femme et ses filles. Un énorme succès matériel, mais une vie personnelle difficile, avec la mort qui frappe souvent et le fait se sentir coupable. Surtout un décès de son jeune fils et de l'une de ses filles. Un parcours exemplaire sur la scène et devant ses admirateurs, des tragédies qui marquent sa vie privée. Des drames qu'il dissimulera souvent sous les habits de l'humour.

Victor-Lévy Beaulieu l'accompagne dans ce cheminement qui sort de l'ordinaire, réfléchit sans cesse à sa vie, à son travail d'écrivain, se regarde si l'on veut dans les yeux de ce frère étranger. Un beau moment de lecture, même si Beaulieu ne s'avance pas dans l'œuvre de Twain comme il l'a fait avec Melville, Joyce ou Nietzsche. Il s'en tient à ce que dit l'auteur dans son autobiographie, que j'ai terriblement envie de lire maintenant. Il faudra pour cela que je m'encabane pendant tout un hiver. Parce que 5 000 pages, ça nécessite d'avoir tout son temps.



CARL BERGERON

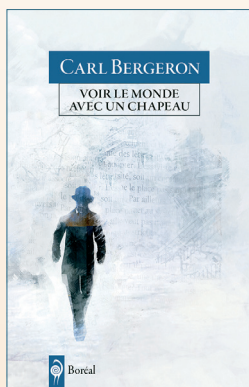
Voir le monde avec un chapeau

Montréal, Boréal, 2016, 360 p., 27,95 \$.

Carl Bergeron ne résiste pas au plaisir de dire

Journal qui occupe une année, peut-être bien une vie, que *Voir le monde avec un chapeau*. Un tour de piste qui va de l'enfance à la vie d'écrivain et d'intellectuel.

Le journal permet de se faufiler dans l'univers d'un écrivain, de découvrir ses préoccupations et ses obsessions, les événements qui l'ont marqué et poussé dans ce métier pas comme les autres. Je suis fasciné par ces textes qui me permettent d'approcher sur la pointe des pieds, d'entendre un écrivain respirer et de surprendre, peut-être, ses pensées les plus intimes.



Carl Bergeron revient sur ses origines, ses goûts, ses refus, des rencontres qui l'ont mené vers la littérature, la langue qu'il s'est efforcé de parler autrement, en s'éloignant du « mâcher mou » qui est trop souvent la norme dans les médias.

Bien sûr, certains propos surprennent, parce que Bergeron ne fait pas de quartier. Il faut une audace certaine ou une forme d'innocence pour oser une telle aventure.

AFFIRMATIONS

Ses propos sur les Québécois, les Canadiens français comme il ne cesse de répéter, sur l'identité québécoise m'ont souvent fait grincer des dents.

La culture québécoise (au sens sociologique) ne libère pas, elle est une culture dont on se libère, c'est un fait cruel; mais la modestie de nos origines ne nous donne pas le droit de la renier. (p. 110)

Sa détestation de l'univers de Michel Tremblay ou de celui de Réjean Ducharme a de quoi surprendre. Il est de ces gens qui ont réponse à tout et qui finissent pas s'enliser dans leurs préjugés. En décrivant son patron au journal, Bergeron esquisse un portrait assez juste de lui. Voilà un agité qui va dans toutes les directions et qui peut « s'étendre » sur à peu près tout.

Il s'inquiète des nouvelles technologies et de leurs conséquences sur les jeunes. Déploie les méthodes d'éducation modernes. Regrette le déclin économique de Montréal. Il s'informe, s'indigne, s'époumone. A une opinion sur tout. Et trouve un sens dans cette action qui, pour une heureuse éclipse, le délivre du fisc et des créanciers qui hantent d'ordinaire son existence. (p. 281)

Autant j'ai été fasciné par les premières pages de ce journal, autant j'ai fini par m'en lasser, par détester presque ce narrateur qui disserte sur tout. J'ai terminé *Voir le monde avec un chapeau* en poussant des soupirs qui ont inquiété mes chattes Mara et Pashka.

Domage. Il réussit presque à faire oublier ses rapports difficiles avec sa mère et son père, son lent et patient cheminement vers les chemins de l'écriture.



JEAN-PIERRE RONFARD

Le bazar amoureux

Montréal, Boréal, coll. « Liberté grande », 2016, 168 p., 19,95 \$.

Le bazar étrange de Jean-Pierre Ronfard

Jean-Pierre Ronfard, bien connu dans le monde du théâtre et du spectacle, était un homme de peu de sommeil, tout comme Victor-Lévy Beaulieu. Il en profitait pour écrire de courts textes, explorer sans cesse un même univers à sa grande table de travail.

Il a fallu sa fille Alice et la curiosité de Robert Lévesque pour regrouper ces textes perdus dans ses archives. Autant d'improvisations sur la rencontre amoureuse, le désir, les jeux de la séduction. Même que le comédien et metteur en scène était un peu obsédé par tout ce qui fait que deux êtres s'attirent ou se repoussent.

Le regard, un sourire et le monde qui frissonne dans un soupir. Tout ce qui attire et qui, après une longue fréquentation, deviendra des défauts chez une femme ou un homme. Tout cela dans une parodie qui n'a qu'un but, l'accouplement pour parler crûment.



Car Dolorès se voit vieillir jusqu'à cent ans. Dolorès est belle, ce que j'appelle belle. La beauté part du regard, ce qui entoure le regard, la ligne du front, les pommettes, la bouche qui fait écho à la double fente des yeux, le cou qui porte ce concentré de vie humaine, le crâne, placé haut, pivotant arrogamment, érigé en bout de corps à la différence des poulpes ou des quadrupèdes. (p. 55)

Il y a les refus, des mensonges, des travestissements et les mises en scène. Tout ce qui prépare l'exultation des sens. Un jeu sans cesse recommencé qui pousse les hommes vers les femmes et les femmes vers les hommes. Quand ce n'est pas un homme vers un homme ou le contraire. Ronfard ne va pas jusque-là. Le plaisir surtout de lancer un filet pour prendre celui ou celle qui veut bien se laisser apprivoiser.

J'avoue m'être un peu lassé de ce bazar. L'impression de tourner en rond, de faire du surplace, de m'étourdir dans un jeu sans fin, de m'attarder dans un monde un peu suranné. Jean-Pierre Ronfard s'est fait plaisir dans ces longues nuits où les mots le guidaient vers les lueurs du jour. Peut-être qu'il n'envisageait pas la publication... Comment savoir ?

Soutenez votre revue !

Réservez un espace publicitaire

Contactez ALEXANDRE VANASSE
alexvanasse@lettresquebecoises.qc.ca